

21) « On les servira comme s'ils étaient le Christ »

Dans la Règle, ce qui permet de vivre en une unité la relation à Dieu et les relations humaines, est la présence reconnue du Seigneur Jésus Christ.

Le début du chapitre 36, comme nous l'avons vu, exprime cela d'une manière très claire ; je le répète : « On prendra soin des malades avant tout et par-dessus tout. On les servira comme s'ils étaient le Christ en personne, puisqu'il dit : 'J'ai été malade et vous m'avez visité', et 'Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait.' » (36,1-3)

L'absolu du précepte : « Ils ne préféreront absolument rien au Christ » du chapitre 72, est ici appliqué aux malades, avec la même insistance sur le terme « tout » : le « *omnino* » du chapitre 72, devient ici « *ante omnia et super omnia* ».

Nous savons d'ailleurs que saint Benoît se réfère encore explicitement à la parabole du Jugement dernier de Matthieu 25 pour fonder l'accueil des hôtes : « Tous les hôtes qui arrivent seront reçus comme le Christ, car lui-même doit dire un jour : 'J'ai demandé l'hospitalité et vous m'avez reçu' » (53,1). C'est justement dans ce chapitre 53 que saint Benoît nous demande, entre autre, de témoigner aux hôtes « toute l'humanité possible – *omnis ei exhibeatur humanitas* » (53,9).

Derrière cette dernière expression, comment ne pas deviner dans l'imagination de Benoît l'image du bon Samaritain qui fait tout son possible pour être le prochain et l'ami accueillant l'homme blessé par les brigands ?

Qu'il s'agisse donc des malades de la communauté ou des hôtes qui se présentent à la porte, la foi de reconnaître en eux le Christ est démontrée par l'humanité qu'on leur témoigne. La foi en Jésus Christ, vrai Dieu et vrai homme, se reconnaît à l'humanité avec laquelle nous accueillons et prenons soin de nos frères et sœurs humains. Car, au fond, il s'agit chaque fois, dans tous ces cas, d'accueillir et de prendre soin ; ce qui veut dire accueillir vraiment, concrètement ; ce qui veut dire accueillir l'autre pour ce qu'il est, dans l'état où il se trouve, dans le besoin qu'il exprime ou qu'il incarne. Dans la logique de l'amour, l'autre, le prochain, est défini par son besoin, sa détresse, sa faiblesse, non tant parce que ce serait un manque, une situation négative de sa personne, mais à cause de l'appel qui interpelle ma responsabilité et mon amour.

En vivant pauvrement parmi nous, en souffrant l'abandon et la Passion jusqu'à la mort sur une Croix, Jésus a pris place, définitivement, dans la faiblesse et le besoin humains, et c'est de là qu'il interpelle et provoque chacun de nous à l'amour. En citant Matthieu 25 pour illustrer la situation des confrères malades autant que celle d'un étranger demandant l'accueil au monastère, saint Benoît nous fait comprendre que dans les deux cas, il s'agit d'un seul e même mystère. Chaque fois, il s'agit de nous ouvrir à une situation de besoin d'autrui que nous n'avons pas prévue, à laquelle nous ne sommes pas préparés. Personne ne peut trop prévoir quand une maladie le frappe, et quand elle met un frère dans un état de dépendance de l'aide d'autrui. Cela vaut aussi pour les hôtes, même ceux qui sont annoncés et que nous connaissons ; nous ne savons pas vraiment à l'avance ce dont ils peuvent avoir besoin en ce moment de leur vie. Mais ces deux exemples de besoins résument tous les autres, et chaque être humain que Dieu met sur notre chemin est un pèlerin malade et blessé qui aura toujours besoin d'amour. Et

nous sommes nous-mêmes ce pèlerin pour tous les autres qui nous rencontrent sur leur chemin, à commencer par les membres de notre communauté. Et ce pèlerin blessé, assoiffé d'amour, qui dépend de notre amour pour vivre et être heureux, c'est Jésus, c'est toujours le Christ, c'est seulement le Christ, Lui qui est « tout en tous » (Col 3,11).

Or, il y a une dimension de cette rencontre avec le prochain qu'est le pèlerin blessé à laquelle nous ne pensons pas assez, surtout dans le concret des situations où cela arrive : c'est la dimension que je définirais d'« eucharistique », dans le sens littéral du terme : la dimension d'action de grâce, de gratitude. Nous, ou en tout cas moi, normalement, si nous pensons à la présence du Christ dans le prochain miséreux, c'est comme si nous mettions du parfum sur du fumier. Nous nous servons de cette pensée pour « déodoriser » la rencontre, pour embellir le service qu'elle nous demande, la charité que nous nous sentons en devoir d'exercer. C'est un effort d'imagination, d'ailleurs pas si facile et durable que ça, pour essayer d'ignorer les aspects pénibles de la chose.

Eh bien, non : ce n'est pas cela qui fait de nous vraiment les prochains de l'autre, du pauvre, dans le Christ. Il ne suffit pas d'une pensée dévote pour reconnaître Jésus dans l'autre, dans le malade, dans l'étranger, dans le pèlerin, dans le frère blessé. Une pensée dévote, une inspiration pieuse ne pourra pas être plus forte et plus puissante que ce qui dans l'autre peut nous rebuter, ou au moins nous fatiguer. Elle ne sera surtout jamais plus forte que notre égoïsme, que notre désir de gagner quelque chose, de tirer profit pour nous-mêmes par ce que nous faisons pour l'autre.

Or, justement, Jésus n'a pas dit : « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est *comme si* vous l'aviez fait à moi. », mais Il dit : « c'est à moi que vous *l'avez fait* » (Mt 25,40). Seulement si Jésus est pour nous vraiment présent dans l'autre, la charité sera possible, même si les sentiments de notre cœur resteront souvent incapables d'éprouver pour l'autre une vraie affection, un amour vraiment gratuit.

Et comment la reconnaissance de Jésus dans le prochain devient-elle pour nous source et force de charité envers lui ? En provoquant en nous l'action de grâce. Si nous reconnaissons dans l'autre une réelle présence du Christ, notre vraie réaction devrait être tout d'abord la gratitude. Car Jésus Christ ne se rend pas présent dans le prochain en détresse seulement pour exiger notre service et notre amour : Il le fait surtout pour nous aimer, pour se donner à nous. La présence du Christ est toujours un don gratuit que nous ne méritons jamais. L'accueil du pauvre devient accueil du don du Christ, il coïncide même avec l'accueil du Christ. Le Christ se donne à nous par le frère qui demande notre don, notre service, la perte de notre vie.

De cela ne peut naître que l'action de grâce. Et là, le sens littéral est conjugué avec le sens sacramentel de l'Eucharistie : action de grâce et présence réelle du Christ. Saint Benoît est conscient de cela, et il nous éduque à vivre dans l'action de grâce la charité et le service envers le prochain. Plus le prochain est dans le besoin, et plus le Christ est présent en lui, et cela doit nous remplir de gratitude. La Règle nous éduque ainsi à accueillir le besoin de l'autre comme un don.